

## Mythologies du porc

Textes réunis par Philippe Walter

1999, éd. Jérôme Millon, 320 p.

Sa chance, c'est que Borges, se référant à une improbable encyclopédie chinoise, les cite, au quatrième rang. « Les animaux, écrit-il, se divisent en : a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens de garde, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poils de chameau. » Mais, malgré cela, entre cochons de lait, truies, pécaris et laies, verrats et babiroussas, sangliers, phacochères, gorets, marcassins, porceaux, cochonnets et porcelets, on a quand même du mal à repérer, sauvage ou domestique, le vrai porc. Peu importe, non ? « La preuve du pudding, estimait Engels, c'est qu'on le mange. » Cela doit valoir aussi pour le porc : « C'est parce que cette bête est faite pour nourrir les hommes que la nature n'en a produit aucune qui fût plus féconde », lit-on chez Cicéron (*De la nature des dieux*, LXIV, 160). Autrement dit, il est vain de vouloir définir le pur porc, quand il suffit de savoir que tout est bon dans le cochon. Enfin, tout ou rien. Car le Coran (sourate V, 4) est clair : « Ce qui vous est défendu, ce sont les animaux morts d'eux-mêmes, le sang, la viande de porc, ce qui est sacrifié à un autre Dieu qu'Allah, les bêtes étouffées, assommées, tuées par une chute ou d'un coup de corne... » Et le cacherout ne l'est pas moins, lequel, suivant la Bible (Deutéronome 14, 6), prescrit de manger parmi les quadrupèdes « toute bête qui a le pied ongle, l'ongle fendu en deux, et qui fait partie des ruminants », mais non pas, parce que « impurs » (tamé), les animaux ne répondant qu'à l'un de ces critères, tel le chameau, qui rumine mais n'a pas le pied fendu, ou, justement, le porc, qui a le sabot fendu mais ne rumine pas. Du coup, un peu naïve apparaît la question de Cicéron : « Le porc, que fournit-il en dehors de sa chair ? » Car, si on court après le cochon, on trouve autant de cochonnailles que d'interdits religieux<sup>1</sup>, des jambons et des légendes, des mythes et des saucissons, des pâtés et des sagas islandaises, du lard et des lares, des charcutiers et des dieux, et les amis d'Épicure qui s'ébrouent dans le jardin, et des saints de Bretagne, des pêcheurs lubriques, des héros japonais, les compagnons d'Ulysse, Déméter, Niphleseth, reine du rabelaisien peuple des Andouilles, Cerridwen, déesse et truie, ou le roi Arthur qui mène la chasse au Twrch Trwyth, le sanglier fabuleux.

Pour parler de cochons et truies comme bêtes symboliques, s'est tenu l'an dernier, à Saint-Antoine-l'Abbaye (Isère), un colloque international. Les actes, *Mythologies du porc*, en sont publiés aujourd'hui, sous la direction de Philippe Walter. Autant prévenir : conscients que « consacrer un ouvrage entier au porc » pourrait ne paraître « ni sérieux ni très académique », les coauteurs, pour traiter un sujet si indigne, ont voulu utiliser les plus dignes outils d'analyse, linguistique, étymologique, symbolique, anthropologique ou lexicographique, et pousser à l'excès le souci de « scientificité ». Aussi - il n'est qu'à lire l'intitulé de quelques contributions : « Le motif du sanglier dans les mythes et le folklore japonais » (Kôji Watanabe), « Graisse, sagesse et immortalité. Le verrat merveilleux et le culte du porc dans la littérature islandaise du Moyen Âge » (Asdis R. Magnusdottir), « Comique folklorique et mémoire littéraire dans le cochon de Boccace » (Patrick Mula), etc. - n'a-t-on plus de raisons de redouter ici des excès de frivolités et de cochonneries ! Reste qu'aux amateurs des mythes, des légendes, des textes philosophiques ou littéraires fondateurs de la culture - dont on s'aperçoit à quel point ils se sont nourris de cochon -, *Mythologies du porc* apparaîtra comme une véritable mine de renseignements. Sait-on que le mot « mot » vient de muttum, qui renvoie au grognement du porc ? Et que du porc on trouve un écho étymologique dans porcelaine, qui désigne d'abord un animal à coquille nacrée rappelant la vulve de la truie (*porcellana*), puis, par métonymie, une pâte de kaolin de la même couleur nacrée ? « Étudier le cochon, ce n'est donc pas réaliser le portrait d'un animal ordinaire. C'est scruter un peu l'imaginaire de nos origines. »

<sup>1</sup> Cf. Claudine Fabre-Vassas, *la Bête singulière. Les juifs, les chrétiens et le cochon*. Gallimard, 1994.

Parmi les symboles à forte résonance, rares sont ceux qui sont univoques. La duplicité du porc est particulièrement marquée. Il est la noirceur (*porkos* - sombre ou tacheté) et la saleté, la lumière et la sagesse. Qu'il soit immonde se voit d'abord à son port : il est incapable de lever les yeux au ciel, et, son groin collé à la terre, à la fange, à l'immondice, il ne peut rien voir de ce qui est beau, ne choisit guère sa nourriture, se goinfre, tandis que la truie s'engrosse et met bas, dévorant parfois ses petits. Ignorance, voracité, glotonnerie, sottise, lubricité, méchanceté... D'avoir entre autres ravagé le champ de blé de Déméter, qui a révélé aux hommes le secret de l'agriculture, ou tué Adonis, symbole de la beauté des jeunes gens, a lourdement lesté la réputation du porc : du coup, son ignominie a été transférée aux dépravé(e)s, aux « cochon(ne)s », aux hommes et femmes qui n'ont plus ni « le ciel étoilé au-dessus de leur tête ni la loi morale au fond de leur cœur ». Baubo, la Vulve mythique, chevauche cuisses grandes ouvertes un cochon, qui lui fait franchir toutes les limites de la pudeur. Khoïros, rappelle Joël Thomas (« La truie blanche et les trente gorettes dans l'Enéide de Virgile »), désigne en grec, comme le latin *porcus*, aussi bien le cochon que le sexe de la femme. Aristophane parle de thugater eukhoïros, « ma fille à la belle truie », appelle une femme débauchée *kapraina*, « truie en rut », et, dans *les Guêpes*, nomme Dionysos *khoïrothlips*, « tripoteur de petites truies ». La *sucula* latine, « jeune truie », est une putain, et en grec *khoïropoleo*, « faire commerce de son cochon », signifie se prostituer. Quant à l'homme, il est gras et sue comme un porc, mange comme un goret et ne fait que des cochonneries.

Presque partout, pourtant, ces images ont leur recto. La truie qui, sauvage, mange ses petits, était, dans l'Égypte ancienne, un des symboles de la déesse céleste Nut, dont les enfants (les étoiles) disparaissent le matin puis renaissent le soir. Chez les Germains, la déesse Freya portait le surnom de Syr, « truie », et, en Gaule, existait un dieu, assimilé à Mercure, qui se nommait Moccus, « porc ». Le mot norrois *joffur*, traduit par « roi, chef », signifie à l'origine « verrat ».

En dessinant une sorte d'« escalier axiologique du porc dans les cultures indo-européennes », c'est-à-dire en montrant comment la valeur du porc « monte » progressivement des Indiens (« aucun mythe, aucune fonction ne s'attachent à un animal qui est proprement absent des textes de l'Inde ancienne ») aux Iraniens, aux Hittites, aux Balto-Slaves, aux Grecs, aux Germains, aux Italiques et aux Celtes, Bernard Sergent montre l'origine extrêmement noble du porc : le mot *su-s* (présent, par exemple, dans l'italien *suino*, ou le français *suidés*) se rattache à la racine *suH-*, qui signifie « engendrer », et, en un sens plus primitif encore, « déverser » - que l'on retrouve dans de nombreux mots, « de la "pluie" en grec (*huetos*) et de la bière indienne, la *sûra* (...) jusqu'à notre soupe et à des noms de fleuves comme la Save ou la Sèvre ». Le porc est l'« engendreur », le mâle fécondateur « qui se déverse » dans la femelle. Confirmant cette liaison à l'idée de fécondité, Plutarque rapporte que le porc jouit d'une haute considération parce que, tourné vers la terre, il a été le premier à y inscrire de son groin proéminent les marques du labourage, ouvrant la voie au travail du soc. Lorsque le Nil se retirait, les Égyptiens faisaient descendre leurs porcs dans les champs qui avaient été inondés, afin qu'ils les piétinent, retournent la terre et fassent recouvrir la semence. D'où, aux dires impies de Plutarque, l'abstinence des juifs : ils ne mangent pas de viande de porc parce qu'ils honorent l'animal d'avoir indiqué les procédés de l'ensemencement et du labourage. Chez les Germains anciens, le porc est tout particulièrement lié au dieu Freyr, auquel correspond, selon la tripartition de Dumézil (sacerdoce/souveraineté, guerrier/force physique, agriculteur-artisan/abondance-fécondité), la « troisième fonction ». En Etrurie, pour consacrer une union nuptiale, on sacrifiait un porc : parmi les rites complémentaires, il y avait celui, pratiqué par la nouvelle épouse, d'oindre les montants de la maison avec de la graisse de porc. De même à Rome. Le sacrifice des porcins entretient la fécondité et la prospérité (on offre une *sus plena* à Maia et, avant la moisson, une *porca praecidanea* à Cérès), mais le porc joue aussi un rôle d'intercesseur entre le royaume des hommes et des dieux, des vivants et des morts, donne force aux guerriers, consacre les serments, a une fonction cathartique (après chaque décès, on immole une truie pour purifier la famille) ou une action de grâce (à la naissance d'un enfant mâle, ou lorsqu'un fou retrouvait la raison, un cochon était sacrifié à Sylvanus, dieu des forêts). Et ceci se retrouve dans bien des cultures, dans des contes gallois, des sagas Scandinaves ou le folklore

japonais - dans lequel, par exemple, la fête du marcassin, *inoko*, célèbre au printemps la venue du dieu du riz, quittant la montagne pour la saison agricole.

Porcs et truies sont loués pour leur fécondité, et vilipendés pour leur glotonnerie sexuelle ou alimentaire, « leur impureté, et leur agressivité parfois diabolique et infanticide » (François Delpech). Sangliers et laies tantôt représentent les « forces destructrices latentes dans la nature sauvage », tantôt symbolisent « les vertus guerrières », la Connaissance, la sagesse, ou renvoient à la classe sacerdotale des druides. On ne sait pas vraiment ce qui est bon, donc, dans le cochon ! Ce qui n'a pas empêché que de porcins on ait nourri (ou on s'est interdit de nourrir) autant l'esprit, l'imaginaire, que la pensée. D'ailleurs, Rabelais, faisant aller Pantagruel chez « les Engastrimythes et les Gastrolatres », cite Aristophane, Sophocle, Hippocrate, Juvénal, saint Paul et « plusieurs saiges et antiques Philosophes », avant de décrire (Quart Livre, LIX) les richesses qu'on peut tirer de « truyes » et « pourceaulx » : « andouilles capparassonnées de moustarde fine... saucisses... hures de sanglier... cochons au moust... pieds de porc au sou... coustelettes de porc à l'oignonnade ».

Par Robert Maggiori

paru dans *Libération*, le 24 juin 1999 sous ce chapô :

« Le plus sale ami de l'homme

Dans le cochon, tout est bon aussi à penser, mythes, légendes ou sagas.

Dans « Mythologies du porc », défilent truies, verrats, goretts et laies comme animaux symboliques. »

Repris avec l'aimable autorisation du journal

